



CULTURE

LA RUE DES TORTIONNAIRES



Récit. Printemps 1944. En quatre mois, au 180, rue de la Pompe, dans le 16^e arrondissement parisien, 300 personnes vont être arrêtées, 163 déportées, 110 vont mourir, dont 60 fusillées... Friedrich Berger, le tortionnaire de la Gestapo, enrôle une trentaine d'agents, essentiellement français, repris de justice ou condamnés à mort, pour combattre la Résistance. Poupet « le bellâtre », Raoul Fouquet « le tatoué », « Petit Jo », le docteur Rousseau et consorts et leurs maîtresses vont s'en donner à cœur joie. A coups de nerfs de bœuf, de pendaison, de supplice de la baignoire d'eau glacée, ils arrachent des informations à de simples passants trop curieux comme à Pierre-Paul Schweitzer, futur patron du FMI, envoient France Pejot (la mère de Jean-Michel Jarre) en camp de concentration, assassinent Jean

Desbordes, figure de la Résistance, dont Cocteau évoque la mort sous les coups, dans son « Journal » (Gallimard). Ces âmes damnées frappent à l'aveugle pour démanteler les réseaux, jusqu'aux 42 fusillés de la cascade du bois de Boulogne. Sept ans plus tard s'ouvre le procès de la « bande à Berger » : 23 personnes inculpées pour espionnage, trahison, assassinat, 176 témoins. Il en résulte des non-lieux scandaleux, des peines minimales et Friedrich Berger, libre, en Allemagne, protégé par les Américains. Raison d'Etat ? Ce récit factuel – et sidérant –, signé par une grande spécialiste de l'Occupation, feint de poser la question tout en y répondant. Glaçant ■

JULIE MALAURE

« Tortionnaires, truands et collabos. La bande de la rue de la Pompe. 1944 », de Marie Joséphe Bonnet (Ed. Ouest France) 192 p., 14 €.